

Abelle de la nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

Plaidoirie de Me Chenu

(Suite.)

"Je ne crois pas avoir, en une autre occasion, écrit sur du papier à lettre à en-tête de la préfecture de la Sarthe. Oui, oui, je me rappelle, c'était dans une lettre à en-tête de la préfecture de la Sarthe que j'ai parlé de l'opération avantageuse."

LE TEMOIGNAGE DE MME GUYEDAN.

Puis, Mme Gueydan s'est avancée à la barre. Je n'ai pas l'intention de vous rappeler l'heure que ce jour-là nous avons vécu. Je crois qu'elle est inoubliable pour chacun de ceux qui ont assisté à cette audience: cette femme entrant dans cette salle, pliant sous le faix de la prévention; seule, je crois pouvoir dire aujourd'hui splendide dans son isolement, cherchant en vain une main secourable pour se tendre vers elle; tous se retirant; voulant alors prendre un point d'appui pour sa déposition sur un pauvre petit cahier de notes qu'elle tenait dans sa main gauche; ce point d'appui impitoyablement refusé en face d'elle et à sa droite. Mais alors, vous vous rappelez cette déposition lente, saccadée, désordonnée, douloureuse, et vous en savez le

résultat. Vous savez comment cette femme était entrée ici. Vous savez comment elle est sortie, entraînant dans son sillage tous les cours généreux... Le vôtre devait en être, maître Labori. Il en fut.

Et au résultat, nous les avons, les lettres intimes. Et alors, où est-il, le système de défense? Est-ce que vous vous efforcerez tout à l'heure d'en ramasser les débris?

Ah! je trouve que Me Labori a infligé à sa clientèle un bien inutile supplice, que je ne renouvelerai pas, quand il a lu deux des trois lettres ou des huit lettres qui lui avaient été remises par Mme Gueydan. A quoi bon, messieurs, de ma part, une nouvelle lecture? Je me contente de cette abjuration que l'adresse à mon confrère. Oui, solennellement, je l'adjure de reprendre cette liasse de lettres et de me lire ce passage, la phrase, le mot qui, par le pamphlétaire, le journaliste le plus vil, pouvait être utilisé à un point de vue quelconque en vue d'une bataille politique.

Voyons, vous les avez eues, ces lettres, messieurs les jurés; vous les avez, on vous les a promises. Vous cherchez comme nous. Vous comprenez bien que je ne m'aventure pas avant d'avoir pris connaissance complète de ces lettres. On sont-ils les détails épiciques dont parlait M. Vidal? Il n'y en a pas. Où sont-elles les considérations de politique générale ou locale dont ont parlé avec insistance M. Caillaux, Mme Caillaux et leurs amis? Il n'y en a pas. Où est le passage sur ce que si joliment l'accusée appelle la psychologie moyenne des électeurs de la Sarthe? Il n'y en a pas. Où est-il le passage relatif aux opérations avantageuses? Il n'y en a pas et il n'y a rien! rien!

Alors, c'est cela dont M. Vervoort était convié à faire une brochure. C'est cela dont Gaston Calmette était disposé à offrir trente mille francs? Mais non pour M. Vervoort, ni pour personne, cela ne valait dix sous! C'est tout simplement, vous le verrez, messieurs, en lisant toutes ces lettres, la correspondance parfaitement banale d'une maîtresse qui s'accroche et d'un amant qui se secoue et qui se dérobe, qui cherche des prétextes, qui conseille la prudence, qui désire qu'on ne vienne pas le retrouver, qui s'embarrasse dans ses explications et qui voudrait bien qu'on lui laissât la paix à la veille de ses élections. Mais elle, elle ne s'y trompe pas, elle maudit la politique qui contrarie ses projets, et elle la maudit d'autant plus qu'à ce moment, elle n'en recueille aucun profit et que le prestige en est pour la femme légitime et pour la rivale débauchée! Ah ouï elle n'aimait pas la politique, à ce moment-là, parce que c'était un élément de division, de séparation; elle le disait et elle l'écrivait. J'ai les lettres écrites par elle à M. Caillaux à ce moment-là. Je ne les lirai pas, ce n'est pas la peine, ce serait une lecture tout à fait inutile.

A l'occasion de ces lettres, je peux renouveler la prière que j'adressais à Me Labori. Il n'y a qu'un passage parfaitement convenable et décent que je vais vous lire parce qu'il justifie bien ce que je viens de vous dire, à savoir qu'à ce moment, il ne pouvait pas y avoir de considération de politique générale ou locale dans la correspondance entre M. Caillaux et Mme Claretie ou Mme

Rainouard parce que celle-ci s'en était expliquée de la façon suivante:

"Avec ta sale politique, tu plétines tellement sur nos deux cœurs! Tu y trouves donc tant de joie à cette sale bête, qui vaut mieux que tout, pour toi?"

Vous comprenez comment M. Caillaux se serait fait plutôt couper la main que d'écrire une ligne relative à la politique générale ou à la politique locale. Il n'y a rien de tout cela, messieurs, dans les lettres.

Alors, que reste-t-il? Il reste une ressource; elle est tellement misérable que je ne crois pas qu'on y aura recours. Elle est aussi cependant esquissée, amorcée dans le cadre superbe dont Me Labori a entouré la lecture de deux des trois lettres. Il vous a dit, à ce moment: "La communication n'est pas complète, il manque une lettre." Il manque celle, justement, dans laquelle il était question de l'opération financière et de la progression de la fortune de M. Caillaux.

A cet égard, vous avez une lettre qui a été écrite à M. le président et qui vous a été lue au début de l'audience d'hier; c'est la déclaration très nette et très ferme de Mme Gueydan disant que, sous la foi du serment qu'elle a prêté, elle atteste qu'il n'y a pas d'autres lettres. Mais, attendez, Mme Gueydan est suspecte, il faut contrôler, cela ne va pas être bien difficile.

Pendant tout le cours de l'instruction et à l'audience même avant l'audition de Mme Gueydan, M. Caillaux ne parlait que de deux lettres, vous vous en souvenez. On lui en donne trois. Il est assez bizarre qu'il vienne nous dire: "Il en manque une."

Il n'en manque pas, je vais vous le prouver. Euhardi! par l'attitude de Mme Gueydan à l'instruction, de Mme Gueydan qui avait refusé de livrer cette correspondance, de Mme Gueydan à qui on a eu tant de peine à l'arracher à l'audience, M. Caillaux s'est cru sauvé.

Il a cru que jamais ces lettres ne verraient le grand jour de la Cour d'assises. C'est la raison pour laquelle lui et ses amis se sont aventurés à identifier les lettres et à indiquer les passages qui pouvaient nuire à M. Caillaux, pensant bien que jamais le contrôle n'en pourrait être fait. Si on se reporte à la sténographie — mais à l'heure où nous sommes, je ne veux pas vous faire de lectures — on constate que les deux lettres qui ont été visées par M. Caillaux dans sa déposition sont ici, qu'il y en a même une troisième que je trouve parfaitement inutile de lire, étant donnée la gageure que j'ai apportée à mon contradicteur. Alors, puisque je donne trois lettres et qu'il n'en a été question que de deux, où serait celle qui manque? Il n'en manque pas, je vais en faire la vérification par les dates.

Trois lettres ont été remises par Mme Gueydan, une du 16 septembre, une du 18 septembre, une du 19 septembre continue, comme il est indiqué par la lettre même, le 20. Où se placerait la lettre qui manque, puisque nous en avons du 16, du 18, du 19 et du 20? Elle se placerait le 17. C'est le 17 que M. Caillaux aurait écrit une lettre qui manque et qui n'a pas été produite. Or, le 17, M. Caillaux n'a pas écrit, en voici la preuve dans sa seconde lettre qui est du samedi, 18 septembre 1909:

Enfin, j'ai une minute pour t'é-

crire. Hier vendredi et aujourd'hui samedi, je n'ai pas eu un instant pour souffler. Jeudi, après l'avoir écrit, j'ai été à la chasse."

Il a donc bien écrit trois lettres seulement. Il a demandé à sa maîtresse de les lui renvoyer. Cela, je ne le comprends pas; je ne saurais, ni vous non plus, jamais pourquoi; cela répond à un dessein mystérieux de M. Caillaux qui a le droit de le garder et qui le conserve.

Les lettres lui ont été envoyées le 22 septembre, comme il est attesté par la lettre de Mme Rainouard, elles sont arrivées au Mans le jeudi 23; elles ont été prises par la femme légitime, le vendredi 24, et M. Caillaux l'a annoncé par une lettre du samedi 25. Il n'y a pas un interstice, pas une fissure. La conclusion est acquise: rien, absolument rien ne manque.

(A Suivre.)

LE PLAN Austro-Allemand

Quelques précautions qu'on ait prises à Vienne et à Berlin pour dissimuler le plan concerté dont nous voyons jour après jour s'exécuter les différentes parties, le grand dessein austro-allemand apparaît clairement maintenant aux yeux de toutes les personnes qui connaissent l'histoire, les ressorts de la diplomatie germanique, les ambitions de l'Allemagne et les difficultés austro-hongroises. Hier, on pouvait encore hésiter; aujourd'hui on ne peut plus.

Hier, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris est venu déclarer au chef intérimaire du gouvernement français que, vu la réponse insuffisante de la Serbie à l'ultimatum de jeudi, l'Autriche-Hongrie allait prendre les mesures propres à amener la Serbie à se soumettre. En même temps la chancellerie du Ballplatz communiquait à toute la presse une note, monument impérisable de mauvaise foi, où la situation était représentée sous l'aspect exactement contraire du véritable. Il est hors de doute que le Cabinet de Vienne n'a pas admis un instant la possibilité de l'acceptation "intégrale" de son ultimatum et qu'elle a pris à l'avance toutes les mesures que comportait, suivant elle, un refus

LE METHODE BERLITZ

Nous commençons des classes de Français spéciales pour enfants, depuis le 15 juillet. Classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et histoire. Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Nous garantissons que nos élèves obtiennent l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.

The International School of Languages "Original Berlitz Method" 622 Maison Blanche. Tél. Main 3991. 8 Juin - 14 - Mercredi - Vendredi



WEAR THE ROBERT See how they wear it H. J. ROBERT 205-207 rue Carondelet 7046-1212 SPECIALISTE Phone Main 4570

HYDRO-THÈR-MASS.

Procédé scientifique de bains tarés. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 3 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manucure. Docteurs \$1.00. \$25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 35 pour \$10.00. Leçons de natation. 726 rue Gravier. M. et Mme ROBERT OSBORNE. 10 mai - 1 an

total ou partiel. Il est en ce moment étonné de l'étendue imprévue des concessions serbes, mais il n'en poursuit pas moins l'accomplissement du plan primitif élaboré dans ses moindres détails. Il a rédigé un ultimatum intentionnellement outrageant parce qu'il voulait que la Serbie n'en pût pas accepter la teneur intégrale. Il a décidé que le moment était venu de prendre dans les Balkans une revanche définitive, de détruire les résultats des deux dernières guerres et de réparer, lui aussi, sur la scène mondiale avec une armure étincelante.

L'Allemagne est d'accord avec l'Autriche-Hongrie. Peut-être n'a-t-elle pas elle-même choisi l'heure et les moyens. Mais, bon gré mal gré, elle est derrière son alliée et elle la soutient de toutes ses forces. Peut-être n'a-t-elle pas prémédité la guerre; mais elle veut, au risque d'une guerre, permettre à l'Autriche-Hongrie, affaiblie et compromise à l'intérieur comme à l'extérieur par une série de lourdes erreurs, de reconquérir en Orient, en Europe et chez elle, une autorité telle que, d'alliée embarrassée et embarrassante, elle redevenue une puissance forte, sûre d'elle, capable de concourir efficacement au triomphe du "Deutschstum". Peut-être l'Allemagne eût-elle préféré laisser le temps courir dans l'espoir qu'il travaillerait pour elle. C'est très douteux; mais ce qui ne l'est pas c'est que, mise en demeure par son alliée de l'aider à sortir du marais où elle s'enlaidit, elle lui a donné son appui. Il est même probable que les bases de l'accord ont été posées à Konopischt et que l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand a seulement hâté la mise en mouvement de la machine en fournissant un prétexte. L'empereur François-Joseph s'est-il laissé entraîner par l'assurance de ses ministres et de Guillaume II que la paix ne serait pas troublée, ou bien a-t-il résolu de jouer le va-tout de la monarchie? Nous ne pouvons savoir. Mais pour nous Français, pour la Russie et l'Angleterre, le résultat est le même.

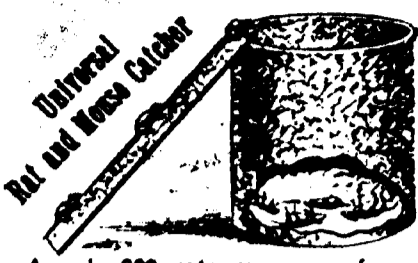
Il ne s'agit de rien moins que d'un remaniement de l'Europe analogue à celui qui suivit la guerre des duchés, Sadowa et Sedan. Au fond, ce n'est pas la Serbie qui est en jeu maintenant, ce n'est même pas seulement l'Europe, c'est l'équilibre mondial, suivant l'expression employée presque à chaque page par le prince de Bulow dans le livre que nous analysons ici dernièrement. Si la France, si la Russie, si l'Angleterre, oubliant l'histoire et renouvelant une faute capitale, laissent étrangler la Serbie en 1914 comme elles l'ont fait en 1804, elles commettraient un suicide. Victorieuses en Orient sans avoir tiré l'épée en Occident, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ne tarderaient pas, après un temps d'arrêt utile pour éga-

rer l'opinion, à poser ensemble de nouvelles questions, à adresser des sommations à l'une des trois puissances de la Triple Entente. Aux quatre coins du monde, les prétextes abondent. Lorsqu'on réfléchit à celui que vient de saisir le Cabinet de Vienne, on peut être assuré que, le moment jugé favorable une fois venu, les adversaires des puissances qui essaient de défendre l'équilibre ne reculeront devant aucune audace, aucune manigance. La mise en train de l'affaire serbe a deux objets: renforcer l'Autriche-Hongrie et sonder l'Europe, ou plutôt la Triple-Entente. Si l'une des puissances quelconques de la Triple Entente faiblit à l'heure critique d'aujourd'hui, si elle se laisse enlôler dans des conversations dilatoires, si elle perd son temps à examiner des combinaisons successives destinées à tromper et à énerver l'opinion, c'en est fait de l'équilibre européen, c'en est fait de l'indépendance des grandes puissances occidentales.

Cette fois, l'heure est décisive. Tout homme détenant actuellement une parcelle de pouvoir et d'influence en France, en Angleterre comme en Russie, doit se graver dans l'esprit que toute parole de défaillance, tout geste de lassitude, serait un crime. Les Cabinets de Vienne et de Berlin ont escompté l'ignorance des masses, l'imprévoyance de nos gouvernants et une certaine coïncidence de circonstances pour jouer leur grande partie en déjouant la véritable signification de leurs actes. Que le public ne croie pas que la situation s'améliore ou empire à tel ou tel instant parce que telles ou telles paroles auront été prononcées; il est une seule question: l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne réussiront-elles, sous une forme ou une autre, à reconstituer au profit de leur influence l'Orient issu des événements des six dernières années? Si on les laisse faire, le tour de l'Occident viedra bientôt. Sir Edward Grey semble bien l'avoir compris, et son discours d'hier à la Chambre des Communes renseigne assez sur la portée de ses préoccupations. Faisons bloc avec lui et envisageons en face les réalités. C'est le seul moyen qui reste de sauver le paix avec notre avenir. La moindre imprudence, la plus faible oscillation de notre part sera considérée et exploitée comme un acquiescement ou un encouragement. Montrons-nous résolus à empêcher à tout risque l'exécution d'un plan destructeur de l'équilibre et peut-être l'Allemagne hésitera-t-elle à soutenir jusqu'au bout son alliée. Ne nous prétons, à aucun prix, à aucune démarche de prétendue conciliation à Pétersbourg. Ce n'est pas à Pétersbourg, c'est à Vienne qu'il faut imposer la modération.

En attendant l'Age d'Or

Le citoyen Jobert veut la suppression des gros traitements. Et peut-être y a-t-il une disproportion trop grande entre les émoluments des chefs et ceux des subordonnés. Mais qu'y faire? Si le contremaître ne gagnait pas plus que l'ouvrier, personne ne voudrait plus être contremaître, et je crois bien que les socialistes eux-mêmes ne conçoivent l'égalité que comme un bien moral. Sans cela, on ne com-



A pris 200 rats en un mois.

Débarasse un édifice de rats et souris en peu de temps, et sans constamment, car il est toujours prêt à l'usage. Fait en fer galvanisé. Il ne peut se traquer, et dure des années. On peut prendre un grand nombre sous les jours. Allez au piège le matin, enlevez l'appareil intérieur, en quelques secondes, sortez les rats et souris morts, replacez l'appareil, et le piège est prêt de nouveau à servir. L'appât employé est du fromage en petits morceaux; le poison est ainsi éliminé. Le piège a 18 pouces de haut sur 10 de diamètre. Quand les rats passent l'appareil, ils meurent sans qu'aucun marqueur laisse sur eux. Le piège est toujours propre. Un de ces pièges posés dans une écurie à Scranton, Penn., a attrapé plus de 200 rats dans un mois. Comme le Gouvernement des Etats-Unis au prix de 3.00 dollars. Piège de 8 pouces de haut, pour souris seulement, 1.00 dollar. Comme le piège est payé d'avance, on demande que l'argent accompagne la commande. H. D. SWARTZ, Inventeur - Manufacturier, Scranton, Penn.

prendrait pas qu'il y eut des collectivistes millionnaires ni que les députés collectivistes persistassent à toucher 15,000 francs par an, moins la retenue opérée par la caisse du parti.

Un temps viendra peut-être où tous les hommes s'estimeront heureux de gagner 150 ou 200 francs par mois, et n'ambitionneront pas de gagner davantage. Ce sera l'âge d'or justement parce que l'or n'aura plus la même puissance ni les mêmes attributs. Mais le citoyen Jobert n'est pas plus là, ni moi non plus. En attendant, je ne vois pas trop comment on pourrait supprimer les gros traitements. Un fonctionnaire qui touche, par exemple, 18,000 francs par an, pourrait en gagner 60,000 dans l'industrie ou la finance. Si dévoué qu'il soit à la chose publique, on ne saurait exiger de lui qu'il lui fit le sacrifice absolu de ses intérêts. Et alors, il faut craindre que le chef de division réduit à la portion congrue, ne songe à chercher un autre champ à son activité. Peut-être voudrait-il être député, comme M. Jobert. Qui sait?

On connaît quelques pays où les fonctionnaires sont très mal rétribués. Je me suis laissé dire que l'administration de ces pays-là ne se distingue pas par un vert éclatant. Car l'homme a ses faiblesses et le fonctionnaire n'est qu'un homme. Quand son traitement est trop modique, il y supplée ingénieusement par le "batchiche", que chez nous on nomme le pourboire. Il est, du reste, incontestable qu'on pourrait, de ci de là, ôter quelques billets de 100 francs à certains gros bonnets qui sont trop payés mais ces gros bonnets-là ne boivent pas être des fous. Et peut-être le citoyen Jobert a-t-il mal posé la question. Si notre administration, en effet, nous coûte cher, c'est bien moins parce que nos fonctionnaires sont grassement payés que parce qu'ils sont trop. GRIFF.

Advertisement for Planchers Sainaires and The App Roofing Co. with contact information.

Fouflettes de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans

No. 6 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

— Mon cher, dit Chastikoff à Serge, remarque comme est bien taillé l'habit de Gustalli, tout simplement magnifique! Je lui demanderai où il l'a fait faire. — Et comment ne se fatigue-t-il pas de parler! s'étonna Tcharginine. — Il se sentait offensé. Il y avait un instant, il avait voulu se mêler à la conversation; mais la générale lui cria presque: "Mais tais-toi, Toto, tu es inopportuniste!" Serge prêtait maintenant l'oreille aux paroles de Gutchtal, avec un sentiment préconçu d'animosité, attendant l'occasion de le chicaner sur quelque parole. Tout à coup il s'animait; dans la porte, Varia parut, charmante dans sa simple robe blanche. — Barbe, dit la princesse, voilà M. Gustalli dont je t'ai parlé aujourd'hui. — Varia salua et s'assit, sans presque regarder le chanteur, qui s'inclina très bas. Il s'arrêta

au milieu d'un mot, à ce qu'il parut à Serge, la regarda longuement et d'un air aimable. A ce moment, la princesse remarqua son fils. — Mon fils Serge, dit-elle en le présentant au ténor, M. Gustalli. — Serge se leva à contre-cœur, s'inclina, salua gauchement et s'assit, tournant le dos au souriant Gutchtal. — Quelle idée, pensa-t-il, de me faire faire connaissance avec toute sorte de vauriens! La colère le saisit de nouveau. Il s'irritait d'entendre les récits du ténor, racontant comment il avait étudié à Milan chez Ranconi, à Paris chez Marquesi et chez Delaborde. Il s'irritait d'entendre les dames s'exhaler à chaque mot. — N'avez crainte! Des hommes, à part mes imbéciles, elles n'en ont invité aucun, pensa-t-il; ils se seraient enfui. — Il ne se posait pas la question; pourquoi se seraient-ils enfui? Cela lui paraissait certain. Cependant, il y avait un homme, Raubgold, le médecin de famille de toutes les dames présentes, colporteur des canotiers du grand monde, qui jouissait d'une immense confiance et n'aimait pas parler de la médecine. Appelé au chevet d'une malade, il s'efforçait tout d'abord de la frapper par sa manière affable de procéder, et s'en allait après lui avoir prescrit un remède inoffensif, mais emportant une ample moisson de renseignements frais et d'intéressantes nouvelles, avec lesquels il allait soigner d'autres patientes, se basant sur ce que, chez ces dames, toutes les maladies proviennent de l'ennui. — Il était aussi fournisseur de ténors débutants et de pianistes tuberculeux. Les dames l'aimaient et faisaient grand cas de lui à cause de cela, une fois habituées à sa malicieuse figure. Il paraissait indifférent

à toutes ses clientes... Cependant, on disait de quelques-unes qu'il leur était impossible d'éviter comme quelqu'un qui savait tout. Pour effacer l'impression pénible provoquée par l'impolitesse de Serge, Anna Alexandrovna, et, à sa suite, toutes les dames présentes, se mirent à prier Gustalli de chanter quelque chose. Il consentit, après quelques difficultés. Tous passèrent dans le grand salon. — Ma nièce va accompagner, dit la princesse; et Varia, sans protester, se mit au piano. — Cela sera charmant, lui dit d'un air aimable en passant la générale Tcharginine. — On ne le sait pas encore. Si l'on découvre tout à coup qu'il s'est moqué de vous et s'il chante comme une basse. La générale perplexe cligna les yeux: — Comment? comme une basse! Non, c'est impossible! Ce petit Tchavroff dit toujours des sottises! Pendant ce temps, l'assistance prenait place. Gutchtal examinait la musique. Il choisit entre deux ou trois morceaux et étala l'un d'eux devant Varia. Elle prit quelques accords. Serge, en cet instant, désirait ardemment que le ténor ne justifiat pas l'attente palpitante de la société; mais quand Gutchtal commença à chanter d'une belle et douce voix: — D ma vierge ravissante, Je suis heureux de ton amour.

à toutes ses clientes... Cependant, on disait de quelques-unes qu'il leur était impossible d'éviter comme quelqu'un qui savait tout. Pour effacer l'impression pénible provoquée par l'impolitesse de Serge, Anna Alexandrovna, et, à sa suite, toutes les dames présentes, se mirent à prier Gustalli de chanter quelque chose. Il consentit, après quelques difficultés. Tous passèrent dans le grand salon. — Ma nièce va accompagner, dit la princesse; et Varia, sans protester, se mit au piano. — Cela sera charmant, lui dit d'un air aimable en passant la générale Tcharginine. — On ne le sait pas encore. Si l'on découvre tout à coup qu'il s'est moqué de vous et s'il chante comme une basse. La générale perplexe cligna les yeux: — Comment? comme une basse! Non, c'est impossible! Ce petit Tchavroff dit toujours des sottises! Pendant ce temps, l'assistance prenait place. Gutchtal examinait la musique. Il choisit entre deux ou trois morceaux et étala l'un d'eux devant Varia. Elle prit quelques accords. Serge, en cet instant, désirait ardemment que le ténor ne justifiat pas l'attente palpitante de la société; mais quand Gutchtal commença à chanter d'une belle et douce voix: — D ma vierge ravissante, Je suis heureux de ton amour.

— Pour combien l'avez-vous engagé? demanda tout bas Tchavroff. — Le docteur se déconcerta. — Comment? Je ne comprends pas... — Vous vous trémoussez tellement qu'on dirait que vous voulez vous en débarrasser. Vous ne comprenez pas? Tant pis! — Mais si tu me trahis... — Non, non! tu ne me trahiras pas! — Bravo! Bravo! Merveilleux! Tout à fait Masini! Non, mieux que Masini! se pâmaient les dames, jetant au chanteur des regards brûlants et pleins de sensualité. Gutchtal remerciait et s'inclinait élégamment. — Il a du succès, le coquin dit à Serge Toto, qui boudait encore. — Oh! répliqua l'autre; si un chien boiteux chantait comme un ténor, toutes ces dames deviendraient amoureuses. — Encore quelque chose, si vous plaît! suppliait la comtesse Mourzikoff. Vous seriez si aimable! — Avec de la diction, quelque chose avec de la diction! se trémoussait le docteur. Gutchtal chantait aussitôt: — Belle vierge, je suis amoureux De ta conversation vivante et claire.

accompagnement, il se mit à chanter un air populaire italien: — Addio, bella Napoli. Addio, addio! La tua soave imagine Chi mai scordar potrà! — Quoi! Cela n'en finit plus! pensa Serge, et il s'approcha de Varia, qui s'était retirée de côté. — Comment le trouves-tu? demanda-t-il, légèrement ému. — Pas trop mal, la voix est belle. Mais il est terriblement fat; il se fait valoir. — Oui! Oui, éclata de rire Tchavroff; et il partit fumer dans le cabinet de son père. Chante, chante, pensait-il moqueusement en entendant Gustalli chanter; tu rendras fou tout le monde, mais non Varia. Et puis, va-t-il bientôt finir? Ayant terminé sa cigarette, Serge revint au salon. Le ténor, entouré par la foule, acceptait les félicitations et recevait les compliments avec un sourire stéréotypé. Dieu! que ne lui avait-on pas dit? Chastikoff, l'idéal du cavalier des dames, priait avec insistance Nadia de jouer quelque chose; Tcharginine également. Quelqu'un se joignit encore à eux par politesse. Nadia s'assit au piano et se mit à jouer une rhapsodie de Litz. Gutchtal, qui épiant Serge depuis un instant, commença à se rapprocher insensiblement d'elle. Il désirait vivement lui parler. Avec la finesse de tous ses compatriotes, il avait compris que le fils de la maison était la seule personne qui n'eût pas pour lui de sympathie; et, plutôt par habitude que par calcul, il voulait le bien disposer à son égard. Faisant semblant d'écouter le jeu de Nadia, il s'écarta